

Igor Bitman

Igor Bitman fait partie des Russes qui ont choisi de vivre dans notre pays. Il est né en 1953, l'année où Staline meurt. Ce fut, en U.R.S.S., un peintre dissident qui fut sauvé de la misère par son talent de portraitiste. Il expose dans des appartements et participe en 1975 à l'exposition des peintres non-conformistes moscovites au Parc des expositions à VDNKH, exposition qui se terminera par une épreuve de force avec les autorités. Il quitte l'U.R.S.S. en 1981.

Il a appris son métier dans les Académies Russes, un métier solide. Il s'en souvient, cela se voit.

Bitman se situe lui-même, avec vigueur, dans la Grande Tradition, celle qu'illustrent, par exemple, Petrov-Vodkine ou Balthus. Loin de tout expressionnisme, il recherche la permanence classique, c'est à dire la durée, au travers d'un effort de volonté et de connaissance, pour s'opposer à la rapidité spectaculaire.

Il n'est pas besoin d'être critique d'art pour reconnaître d'emblée que nous avons affaire à un artiste arrivé à une perfection telle que le seul problème que lui pose la technique est celui de l'approfondissement de sa pensée.

Le dessin de Bitman est essentiel pour capter, par la justesse du trait et du tri, l'essence de la forme et de la construction. Sa peinture, quelquefois striée mais jamais pointilliste, parvient, dans les nus allongés jusqu'au grain

de la peau, dans les natures mortes à conférer présence au récipient inerte, dans les paysages à faire apparaître dans la simultanéité des apparitions ce qui, déjà, est souvenir. Partout il y a vie, donc fragilité de l'éphémère. La lumière surgit l'improviste d'un clair-obscur pour mêler un corps de femme à un fond de peinture qui le fait naître ou qui l'absorbe. Toute l'histoire de la peinture est là, adossée contre l'artiste qui réalise l'aujourd'hui en se réfléchissant, d'un sujet à l'autre, d'un siècle à l'autre, d'un artiste à l'autre par le jeu de références scrupuleusement assimilées, de Piero Della Francesca à Vermeer, de Zurbaran à Chardin.

Bitman m'a dit qu'il étudiait beaucoup la permanence des attitudes à travers les siècles, telle pose d'un personnage de Balthus se retrouvant chez Poussin qui lui-même l'aurait surprise chez un peintre de la Renaissance. Bitman recueille ce précieux héritage, cet écho dont les dernières syllabes parviennent jusqu'à lui. Il s'attache aux poses qui durent et perdurent, qui sont de tous les temps, comme cette femme allongée, thème universel s'il en est, mais qui, de génération en génération, prend une forme différente parce que du temps a couru qui a marqué le créateur. Il ne s'agit pas de refaire mais de recréer, en compensant la sensibilité enfuie par celle de notre temps.

Il est indéniable que notre époque magnifie le présent. Cela semble aussi sensible chez Bitman, ses femmes quotidiennes sont des saintes souvent nimbées d'un halo de lumière vibrante ou éteinte. Le corps entier et les objets eux-mêmes deviennent mandorles, apparitions ou miracles lumineux au milieu de l'univers, palliant l'absence des dieux par le simple fait d'être là, interrompus mais éternisés.

Le mysticisme qui se dégage de l'oeuvre de Bitman n'a pas d'idéologie, c'est le mysticisme de l'être. L'être existe parce qu'il se peint, sinon on ne verrait pas qu'il existe, il se déroulerait sans arrêt dans l'indifférence des contours. Cela explique les grains de matière en perspective de vie que, contrairement à Seurat dont il n'a pas l'optimisme scientifique, Bitman agglomère plutôt qu'il ne sépare, cherchant avec ferveur à retenir un tout dont il sait qu'il s'échappe, à chaque instant, de chaque personne, de chaque chose, de chaque élaboration. Le grossissement des objets, dans les natures mortes, constitue leur évidence mais participe aussi de cette recherche d'une issue dans le *sans issue*. Il en résulte, pour le contemplateur des tableaux de Bitman, une tension

propice à la sortie de lui-même et à l'émergence d'une vie parallèle au sein de sa vie propre, comme si, devenu tout à coup acteur d'un film de Woody Allen, il traversait l'écran le séparant de sa vérité intemporelle.

Car les tableaux de Bitman, par leur plénitude, comble un vide ressenti par chaque individu. Ils comblent le sentiment d'éternité. L'homme au milieu de la vie qui le fuit n'est qu'aspiration à être et à demeurer. L'esthétique, l'harmonie, la beauté sont des besoins vitaux, une prévention surnaturelle contre l'absence d'espoir. Quand, à fleur de peau, la femme de Bitman cesse d'être désirée pour devenir ce qui se prolonge sans qu'on le touche, quand les natures mortes de Bitman imposent leur mutisme refile en perdant leur valeur d'usage, nous sentons bien, à l'impossibilité de détacher notre regard du tableau, qu'il se produit, dans l'oeuvre comme en nous, une métamorphose transmuant chaque minute de contemplation en un moment sans fin.

Max Fullenbaum